

Un instituteur vaudois au milieu du XIXme siècle : [1ère partie]

Autor(en): **Gander, Samuel**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **50 (1912)**

Heft 1

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-208393>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

En vente au Bureau du « Conteur »

Etraz, 23 (1^{er} étage).

Causeries du « Conteur vaudois ». — Choix de morceaux français et patois, prose et vers, parmi les plus populaires. Illustrations de Ralph	Fr. 1 50
Favey, Grognuz et l'Assesneur, récit humoristique des aventures de trois Vaudois, à Paris, à Berne et Fribourg, pendant le Tir fédéral. Illustrations de Ralph et de J.-H. Rosen	» 2 50
La ville malice du canton de Vaud, par C.-C. Denéréaz	» 1 —
L'histoire de Guyaume-Tè, par L. Favrat (encore quelques exemplaires)	» 0 20
(Par poste, fr. 0,22 en timbres.)	

UN INSTITUTEUR VAUDOIS

AU MILIEU DU XIX^{me} SIÈCLE

CHAQUE fois que je vais à Yverdon, quand je passe devant la statue de Pestalozzi, le grand pédagogue philanthrope, je m'arrête, rêveur, devant ce groupe, où le maître, l'ami, presque le père, donne son enseignement à un gamin et à une fillette, qui l'écoutent avec amour et confiance. Je me représente le père G^l Walter enseignant en son école de Grandevent, où il était instituteur primaire. J'ai eu quelquefois un tableau analogue devant les yeux; quelquefois aussi j'y ai, moi-même, joué mon rôle de gamin! Et cela était pris sur le vif alors! C'est que le père Walter avait reçu à la Dausaz, près d'Oron, l'enseignement de Sonnay, qui était lui-même un élève de Pestalozzi. C'est que cette méthode remarquable avait, sans doute, laissé beaucoup de ses bons côtés chez son successeur, et je crois ne me point tromper en affirmant que la réputation de M. Walter, comme l'un des meilleurs régents du canton, provenait de là. Car, au sortir de la Dausaz, il fut quelque temps instituteur subalterne dans les environs d'Oron, sinon à Oron même; puis il fut nommé à Grandevent ensuite d'un examen préalable, comme cela se pratiquait alors.

Ainsi commença la vie réellement active, bien-faisante, de ce citoyen distingué autant que modeste, trop modeste même. Car j'en ai connu, dans ma carrière déjà longue, qui ont été portés sur le pavois, mais dont les mérites étaient loin d'atteindre ceux de cet homme resté villageois et paysan jusqu'au bout des ongles.

Il se maria, jeune encore, avec une personne de l'endroit, de quelques années plus âgée, et se trouva, de ce fait, apparenté à une des meilleures familles de la contrée. Les loisirs que lui laissait sa profession, il les utilisait à la culture de quelques lopins de terre qui lui suffisaient, avec un peu de menu bétail, à l'entretien du ménage. Le reste de son terrain était affermé à des parents de sa femme. Un peu de vigne, qu'il cultivait aussi lui-même, lui procurait le vin nécessaire à son ménage peu nombreux, car il n'eut qu'une fille, qui vit encore.

Un jour de fin d'octobre 1851, mon père me dit — j'avais alors douze ans : — J'ai vu, aujour-

d'hui, le régent de Grandevent, avec lequel j'ai fait un arrangement. Il te prendra chez lui en pension, et tu fréquenteras son école. Je suis las de te faire fréquenter celle de notre village, où ces changements annuels de régent ne font que de nuire à l'enseignement et le rendent stérile.»

Quelques jours plus tard, nous nous acheminons donc du côté de Grandevent, portant une partie de la literie, que je devais fournir. L'école était commencée quand nous arrivâmes. Je suivais mon père timidement, avec crainte, ayant le sentiment de mon infériorité. (J'avais jusqu'alors travaillé (?) sans goût et sans application.) Quelle fut ma surprise d'entendre M^{me} Walter saluer mon père et s'entretenir avec lui en patois! Et ma surprise redoubla lorsque je l'entendis, quelques instants plus tard, à l'arrivée de son mari, lui dire : « Va vite trèré na botoille; vo vollyai bin prindrè un verro! » Je vis par là que le patois était le langage usuel du ménage. Quant à moi, je fus conduit dans la salle d'école par mon tout jeune maître, lequel était vêtu simplement de milaine, avec une veste à pans, comme un paysan de ce temps. Il avait une calotte noire sur la tête, pareille à la mienne. Il me fit entrer.

Une trentaine d'enfants, grands et petits, filles et garçons, étaient là réunis, assis devant de longues tables en pente, écarquillant les yeux à l'aspect de ce nouveau venu, ahuri, qui, ne sachant où se placer, alla bonnement s'asseoir au milieu de la troisième classe. Ah, je revois encore cette scène!

Quelques instants plus tard, mon père, accompagné de M. Walter, vint me faire ses adieux. Ce dernier me fit quitter la place que le sentiment de mon infériorité m'avait fait choisir, et me plaça lui-même le troisième de l'école! Ah, malheur! qu'allais-je devenir là, dans cette bonne école dont la réputation s'étendait à toute la contrée? C'était le cas de faire appel à tout mon courage, à toute ma volonté. Il n'y avait pas moyen de chercher des échappatoires. Du coup M. Walter avait fait quelque chose avec rien. D'un cancre, il avait fait un écolier.

J'assistais encore, par la pensée, à cette première école, à cette première leçon. Ah! certes, elle n'était pas encombrée par de nombreux manuels imprimés. Le catéchisme d'Osterwald, qui fait rire aujourd'hui, même les pasteurs qui en rient jaune; un recueil de passages de la bible et un psautier, et c'est tout. L'enseignement de la grammaire française, de la géographie de la Suisse, et générale; un rudiment de sciences naturelles, sous le nom de *sphère* ou d'astronomie, l'histoire suisse, la géométrie ou toisé, etc., tout cela était donné au moyen de cahiers dictés par le maître lui-même. Ce n'est que plus tard qu'il se résolut à se servir, dans son école, de manuels imprimés. Quant au catéchisme, obligatoire alors, nous en avions presque chaque jour à apprendre par cœur, à la maison, avec de la grammaire ou de la géographie ou autre chose dans des cahiers que, pour ma part, je dus copier à temps perdu, étant l'un des der-

niers arrivés de ma classe. On trouvait aussi à en acheter auprès des anciens qui quittaient l'école, ce qui m'est arrivé quelquefois. Mais on comprend que si cette méthode était pénible, elle ne manquait pas de nous graver dans la mémoire des choses importantes qu'une mémorisation machinale n'aurait fait qu'effleurer.

Quant à la discipline, M. Walter avait une réputation de sévérité parfaitement justifiée; il exigeait de l'ordre, de la propreté et de l'assiduité. L'enfance est étourdie, légère et sans pitié, et il le savait bien. Les punitions infligées consistaient en verbes conjugués par écrit. Je n'en valais pas deux, et je me souviens que, dans le but de faire rire mes voisins, je fis, un jour, le simulacre de sortir une tabatière de ma poche et de prendre une prise en grimaçant! Diable! mon manège fut surpris, et M. Walter me dit : « Tu conjugueras le verbe priser pour demain matin! » Ce fut suffisant; ma malice avait son salaire. Il avait aussi recours au ridicule pour des fautes peu graves. Ainsi, une jeune écolière, chargée de décrire le canton de Bâle, dans une leçon de géographie, fut interpellée ainsi : « Lucrèce, pourrais-tu me dire le nom de la capitale du canton de Bâle-Ville? » Or, comme elle était de petite taille, Lucrèce s'éleva sur la pointe des pieds, sa baguette à la main, devant la carte murale de Keller, où les noms des endroits allemands sont imprimés dans cette langue, et répondit : « Baselle! — Ah tu es assez Baselle, toi! » Et la classe de rire tout entière. Un « ssst! » mit fin à l'hilarité. Et Lucrèce devint plus tard une bonne régente. Une autre fois encore, dans une dictée, où le thème racontait qu'ensuite d'un malheur public le pasteur avait fait insérer dans les journaux, un appel en ces termes : « Il fit insérer dans les feuilles publiques, etc. » Une écolière ne trouva rien de mieux que d'écrire : « Il fit un séré dans les feuilles publiques! » — « Donne-moi ton cahier, Lucie », demanda M. Walter, et lorsqu'il vit cette phrase : « Ouf! il fit un gros séré, etc » Et rires et « ssst! ». Je n'en finirais pas si je voulais passer en revue les anecdotes de divers genres auxquelles la discipline de M. Walter a donné lieu. Ces quelques citations en donnent une idée.

Son enseignement, mis à la portée des petits villageois auxquels il s'adressait, tout en corrigeant, dans la mesure du possible, les expressions usuelles, souvent tirées du patois de leurs parents, manquait rarement son effet. Et puis, après chaque leçon, un « avez-vous compris? As-tu compris, François, Louis ou Henri? » posé directement, était suivi, en cas de négative, par une nouvelle démonstration dont la patience ne se démentait pas. Dans une leçon de composition, par exemple, il ne manquait pas, après les avoir examinées, de nous dire : « Voici comment j'aurais fait cette composition. » Et il commençait, verbalement, à nous faire le travail comme il aurait dû être exécuté, et nous le faisait recommencer, s'il y avait lieu. On comprend le résultat. Aussi voilà un peu pourquoi l'aspect du groupe Pestalozzi, à Yverdon, me rend rêveur!

Une dictée sans fautes d'orthographe, sans ratures, des problèmes d'arithmétique bien raisonnés, des descriptions enfantines, des exemples de lettres rationnellement composés, voilà ce qu'on demandait essentiellement des élèves primaires. Eh bien, à la fin de l'hiver, jugez avec quelle satisfaction, quel orgueil j'apportai à mes parents une dictée sans faute, avec un *bone*, noté par le pasteur, alors président de toutes les commissions scolaires de la paroisse, et... une pièce de 50 centimes, toute neuve, comme prix d'encouragement ! Et, dans ce temps, une dictée était un fouillis de traquenards, où l'élève était pris comme dans un piège, s'il apportait la plus légère inattention à son travail. D'un ancien petit cancre, voilà ce que l'enseignement de M. Walter était parvenu de produire en cinq mois. Et combien d'autres analogues ?

Vaugondry, décembre 1911.

SAMUEL GANDER.

(La fin au prochain numéro.)

UN CROYANT

IL y a des médecins sceptiques, il en est de convaincus. Peu le furent autant que le médecin Paul-Jacques Malouin, qui était enthousiaste de son « art » et vantait sans cesse l'excellence et la dignité de la médecine.

— Tous les grands hommes ont aimé la médecine, disait-il un jour à un jeune homme.

— Il faut au moins retrancher de la liste un nommé Molière, reprit l'autre.

— Aussi, riposta Malouin, vous voyez comme il est mort.

Ce praticien convaincu était si reconnaissant à ses malades de leur docilité, qu'il en embrassa un, certain jour, en lui disant :

— Vous étiez digne d'être malade.

Il était brouillé avec un contempteur de la médecine et des médecins, lequel tomba malade. Malouin arriva à son chevet et prononça :

— Je sais que vous êtes malade et qu'on vous traite mal ; je viens, je vous hais, je vous guérirai et vous ne me verrez plus.

Si ! — M. X., traversant jeudi la place Saint-François, a failli être renversé par une automobile. Il fit une sortie virulente contre les chauffeurs.

— Vous en voulez donc bien à ces chauffeurs ? lui demanda-t-on, lorsqu'il fut un peu calmé.

— Mais non, je reconnais même que ces gens-là ne seraient pas plus désagréables que les autres, sans cette fâcheuse manie qu'ils ont de monter sur le siège des autos.

QUEMET ON SÈ REVEINDZE

TACON sà que la Bibllia dit : « Se on tè fyè dessu la djoûta gautse, presente assebin la drâte. »

L'è bin facile à dere, mà n'è pas quemoudo à fère. Ao dzo de vouà se quaquon vo fo onna motchà, vo lâi trède trài deint d'on coup de poueing ein lâi deseint :

— Coqua por coqua.

Iò san-te cliiau que fan quemet lo pèrà : quand on lâi accoulye dâi pierre, vo baille dâi pere ? Iò sè tignan-te, cliiau bon ? E-te pào-l'ître *Berbou* òbin la municipalità de *Crâiva-ver* ? Ne crâio pas. Attiutâde stasse :

Berbou avâi dou tseu : la Diane et lo Bron, boune bite tote lè duve, principalameint la Diane que la mettâi adî de vè la man. Lo Bron, li ètai on bocon po châtô, piattâ et dzelhi ; po bin vo dere, l'ètai vi qu'on grellet et se on lo veillive pas... hardi, via... sè sauvâve avau lo prâ que, ma fâi, lo potûro Berbou ein avâi por on momeint à caminâ après son Bron.

On certain dzo que lo père Berbou avâi étâ dobedzi de dinse corre, sè dit, quand l'è que l'eut rezu :

— Alteinds-lè vâ ! sacré bite de tseu de la vermena de la mètsance dau diabllo. Ah ! te crâi de mè fère à corre. Eh bin ! lè garanto que tè vu prau retrôvâ. Mè vu reveindzi.

Et lo père Berbou s'è reveindzi. Frèmo que vo sède pas quemet ? Lo vu bin lo vo dere, ma lo fède pas : du cli dzo lo père Berbou n'a pe rein graissi à son tsè que lè duve ruve de vè la man, dau côté de la Diane et n'a pe rein mè totsi lè duve z'autre de la part de lè dau Bron.

Lè cougnessâi tote et iena avoué, lo père Berbou.

*

Cliau de Crâiva-ver n'ant pas fè dinse. L'avant refè onna tor à lau mothi po lâi beta 'na grôcha cliotse. Lau vezin de Crâiva-derbon lau z'avant promet de bailli oquie po clia senaille, du que leu n'èin avant min. Dinse porrant tot parâi oûre souna lè z'hâore et lo pridzo.

Quand tot fut fini è que l'a faliu payi, crâidevo que cliiauzique de Crâiva-derbon l'ant voliu sailli lau z'erzeint de lau catsetta ? Diabe lo pi ! La cliotse allâve bin et on voliâve pas payi rein que por lo son : cein ne baillive rein à bâire. Reproudzo, coûonade, rebrique, rein n'a fè, n'ant pas coudhî oûre.

Adan sède-vo que l'ant fè lè Crâiva-vertson ? Tot à l'eintor de la tor, iò la cliotse breinnâve, lâi avâi dâi bornatse avoué dâi contreveint. La municipalità de Crâiva-ver l'a adan decidâ que ti lè coup que sounetran, ie cliioudran lè bornatse que vouâtivant dau côté de Crâiva-derbon po que lè Crâiva-derbonâ ne pussant pas l'oure.

Coqua por coqua.

MARC A LOUIS.

MAIS !...

L'ÉDILITÉ, avec le concours et même à la demande de plusieurs parents, a entrepris une lutte fort louable contre la littérature immorale. On proscribit rigoureusement nombre de publications, très blâmables, dont la lecture pourrait avoir sur nos jeunes gens une influence des plus fâcheuses. En cela, certes, on n'a point tort, bien au contraire.

Mais comment se fait-il que l'on ferme les yeux sur les annonces publiées par certains journaux, qui sont de ceux que l'on peut laisser sur la table du salon ou de la salle à manger, à portée des mains les plus innocentes ?

Nous venons de voir, dans un journal dont on a fait, paraît-il, une distribution très généreuse, à dessein, sans doute, de récolter de nouveaux abonnés, deux annonces en caractères gras, tire-l'œil, enfin, qui auraient leur place toute marquée dans la presse d'un pays où l'on déplore une dépopulation excessive.

Et ce n'est pas à dire que les auteurs de ces annonces se soient mis en frais de fleurs de rhétorique. « J'appelle un chat un chat et Rollet un fripon », a dit Boileau. C'est ce qu'ont fait aussi les rédacteurs de ces annonces.

Mais, nous répliquera-t-on, il s'agit, sans doute, d'un journal professionnel, corporatif, comment dire?... d'un journal d'éleveurs?...

Du moment qu'on le prend ainsi, et puisqu'il y a un *mais!!!*

Un héros. — Un brave homme qui ne passait pas pour très courageux se vantait d'avoir sauvé cent cinquante hommes au Sonderbund.

— Vous, réplique un auditeur étonné ; et comment cela ?

— Oui, moi ! Ma compagnie montait à l'assaut d'une redoute, le tambour nous entraînait. Je voyais déjà l'ennemi les fusils haut et prêts à tirer. Ma foi, je criai : « Sauve qui peut ! » et je m'enfuis. Tout le monde me suivit ! Sans moi, l'ennemi nous massacrait tous les cent cinquante.

LE RHONE EN COLÈRE

CETTE petite fantaisie, écrite à l'époque déjà lointaine où la question du Frasné-Vallorbe et de la Faucille divisait Vaudois et Genevois amusera peut-être nos lecteurs. Peut-être le fait du rachat imminent de la gare de Cornavin par les C. F. F. et de la construction du raccordement, prélude du percement du Jura, lui redonnera-t-il quelque actualité. Nous rappelons qu'au moment où furent écrits ces vers, le débit du Rhône était si faible que l'usine du Bois-Noir ne pouvait suffire à sa tâche ; et qu'il y eut à ce sujet discussion au Conseil communal ; que les jardiniers de la ville venaient de mutiler — par ordre — les platanes d'Ouchy, et qu'à Genève on discutait vivement la question de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. *Tempi passati.*

Genève, paisible naguère,
Et Lausanne se font la guerre.
Le Rhône, prompt à la colère,
S'éveille au bruit de leurs journaux.
Il retousse sa longue manche,
Puis caresse sa barbe blanche,
Et prenant sa voix du dimanche,
Il les réprimande en ces mots :

« Holà, l'Helvétè et l'Allobroge !
O mes deux filles, qu'avez-vous ?
Je ne puis, avec la Venoge,
Sommeiller deux heures d'horloge
Sans qu'aussitôt vos cris jaloux
Fassent éclater mon courroux !

» Tous les jours, sans arrêt ni pause,
Vous m'assommez de votre prose.
Entre les rives que j'arrose,
J'allais goûter un doux repos,
Mais vos querelles et vos luttes,
Vos discordes et vos disputes
Viennent à toutes les minutes
Me rompre la tête et les os.

» Ce sont des sorcières badines
Qui, pour me tenir en arrêt,
Ont fait de vous deux sœurs voisines,
Comme, pour rire, j'imagine,
Au même pupitre on mettrait
Monsieur Jaquet et Monsieur Doret.

» Plaintes, menaces et reproches !
J'en prends à témoin la dent d'Oche,
Vrai, le destin ne vous rapproche
Que pour vos desseins rancuniers,
Lorsque vous pourriez, sans chicanes,
Mirer dans mes eaux diaphanes,
Lausanne, tes jeunes platanes,
Genève, tes vieux marronniers.

» Puisque toutes deux je vous baigne
D'un flot pur comme le cristal,
Faut-il que l'une et l'autre geigne
Jusqu'à ce que, seule, elle règne,
Et que par un geste brutal
Elle ait mit sa voisine à mal ?

» Allons, méchantes, qu'on se taise !
Parbleu, je la trouve mauvaise.
Nous sommes vieux, vivons à l'aise.
Que nous importe le Jura !
Trêve à ces débats de familles.
Eh ! sans le Frasné et la Faucille
N'ai-je donc point assez, mes filles,
De difficultés sur les bras ?

» Mon débit est parfois modeste,
Au gré d'orateurs éminents...
Ah ! j'aurais la réponse prête
Et je l'appuierais d'un beau geste
Si l'avais l'esprit débinaut...
Mais je vais toujours turbinant.

» Jadis, sous vos lointains ancêtres,
Les fleuves, dieux, avaient des prêtres.
Aujourd'hui, pour mieux rester maîtres,
Ils sont devenus serviteurs :
De Brigue à la Coulourenière,
Mon flot, poursuivant sa carrière,
Verse des torrents de lumière
Sur mes obscurs blaspématours.